

Pierre Marcel MONTMORY

De l'art de vivre

Opuscule

www.poesielavie.com

;
P.M.MONTMORY : trouveur, homme de théâtre musical complet : régisseur général et directeur technique de théâtre ; peintre, photographe ; éclairagiste ; scénographe ; acteur ; mime ; metteur en scène ; écrivain ; compositeur ; licences en art dramatique et en variétés ; entrepreneur de spectacles.

Je suis né le jour où il a recommencé à faire jour. Le jour où on a pu se parler autrement qu'à voix basse. Les américains étaient partis, le pays était libéré. Mais les tordus avaient redressé les croix et priaient pour le travail, la famille et la patrie. Comme on disposait alors de beaucoup d'oisifs dans nos colonies, on a construit les banlieues prolétariennes et un peu plus tard sur ce fumier exponentiel surgit une classe moyenne pour qui l'on construisit des villes entièrement nouvelles, comme sur Mars, et pis encore quelques générations plus tard les nouveaux riches cénobites envahirent la capitale et l'enlaidirent de plus bel.

On est sorti des cavernes et pis on s'est retrouvés dans les tavernes. Ça faisait longtemps qu'on ne s'était pas vu la face dans la clarté. Tous faméliques et ennuyés on cherchait quoi faire de notre gouverne. Et pis chacun reprenait un rôle dans ce théâtre qu'est la vie. Quelques-uns naufragés volontaires restèrent eux-mêmes dans le tumulte des modes qui font des vagues. J'étais un de ceux-la, sur le bord des touches, à jouer solo mon distinguo.

Je n'avais pas besoin de personne, j'étais né parfait. Parfait pour le rôle qui cherche son personnage. Alors, papillon, je butinais les fleurs et me saoulais de leurs parfums enivrants. Je n'avais pas besoin d'heures, j'étais le firmament. Je créais des mondes en faisant des ricochets avec des étoiles dans l'au-delà. L'eau de la fontaine suffit à abreuver ma course un instant dans l'éternité. Je voulais tout connaître et tout quitter.

Cette fois on allait à l'école. C'est chouette d'apprendre, d'apprendre à apprendre. Pis on nous talochait pour que ça rentre. Faut croire que ça a réussi à quelques-uns pisqu'y sont énarques voire ministres. Pour moi, c'était pas une arnaque, j'avais pigé ce qu'on était là pour gauler à l'école. D'ailleurs, le Général qui était là nous avait appris que « chaque chose en son temps » : premièrement à l'école, puis ton service à l'armée, et enfin le boulot qui te case en famille. En famille dans une case te voilà numéro. Et le travail à la chaîne se perpétue.

Le paysage se peuplait d'humanité. Déserts de béton et de goudron. Et le vide. L'Homme créa le vide par où sortit son intelligence. Alors une bête sortit de son corps et pénétra les mondes d'humains. L'imbécillité devint fertile parmi les peuplades fanatisées. Une oligarchie de petits chefs prenait des positions, des artistes prenaient des postures et les idoles prostituées affichaient le prix de la liberté maquillée. À tant de dollars le fétiche. Allez, allez ; on a besoin d'artiche. Saigne ta bourse si tu veux rester dans la course.

C'est vrai qu'on a coupé la tête au roi pour que plus personne n'ai plus jamais le monopole sur personne ou sur quoi que ce soit à par sa propre personne, non ? Alors il faudra le refaire pour les capitalistes monopolistes internationaux, les grands distributeurs de la misère généralisée ; les exploiters néo-nazis, toutes croyances confondues. Ce sont les seuls vrais coupables de la misère globalisée. Leurs complices sont les politiciens et les chefs de la propagande post-nazie du bien-être, sexistes et féministes, des nationalismes, des religieux et du patronat avec ses syndicats. La foule, elle, est docile. Il faut lui jouer les grands sentiments pour l'amadouer.

La liberté n'est pas une tradition. Il te faut la conquérir chaque jour. La liberté est comme une femme qu'il faut courtiser longtemps pour y goûter vraiment et ne plus pouvoir jamais s'en passer. Ni dieu ni maître. La folie pour les insensés. Il faut comprendre par soi-même. Se fiche des autres, sans doute ; mais s'occuper de soi-même, vraiment. Qui suis-je à part l'animal que je vois chaque matin dans le miroir ; qui suis-je, pour les autres ? Qu'est-ce que je fais pour eux ? J'entreprends pour moi, et on verra après, pour les autres.

Pour les autres, je partage l'amitié. Le bien le plus précieux et le plus difficile à entretenir c'est l'amitié. Nos amis sont de notre monde. Va à la recherche d'eux autres. Cherche tes amis. Fais-toi aimer. Et apprends à aimer. Apprends à apprécier.

Je suis né le jour où il a recommencé à faire jour.

Enfant de la Nuit et enfant du Brouillard, j'ai gravi les marches sans fin du jour éclatant. J'ai gardé les yeux ouverts et j'ai vu ce qui m'était donné à connaître et que j'ai aimé à la folie et j'ai entendu des signaux de départs. C'est pour cela que j'ai marché longtemps.

Pendant les haltes j'ai pansé mes pieds et pris l'étude comme prière et une occupation salariée pour nourrir le corps. Si une vague contrariait mes plans je nageais à contre courant. Horreur des compromis. Respect du temps qu'il me reste à vivre. N'aime pas la bande. Suis plus fort tout seul.

J'aime être seul dans les bras mystérieux des flots.

Dame Nature est seule indomptée.

Pour construire un bateau viable il faut un charpentier de marine et un marin. Pour fabriquer une bonne guitare il faut un luthier et un guitariste. Pour faire un homme ou une femme, il faut dame Nature et un esprit vivant dedans. Cet esprit se matérialise en une personnalité.

On ne devient une personne qu'en étant quelqu'un de plus ou moins distinctif du groupe. Certains individus cherchent l'anonymat pour ne pas travailler chaque jour à donner ce nous devons donner. Je parle ici du devoir de donner pour l'échange. L'échange, l'amitié. Échanger avec n'importe qui.

« *Présence, imagination et sympathie* ».

Préambule.

Ce livre ne pourra être lu que par les personnes qui savent lire. Tout ce que vous trouverez ici consigné n'est qu'une petite partie de ce qui est transmis par le geste, par la parole. Vous y puiserez un petit tas de savoirs qu'il vous faudra encore expérimenter pour en avoir une véritable expérience.

Nous ne pouvons acquérir de connaissances qu'en quittant tout pour la pure aventure.

Aimer signifie donner à connaître, s'ouvrir à l'inconnu.

Et lorsque nous avons connu, pris connaissance, nous souhaitons avoir du nouveau à expérimenter.

Tout se règle avec l'énergie et le mouvement.

L'anarchie naturelle et, le non-sens de la vie.

DE L'ART DE VIVRE

Dispositions.

Il suffit de : la machine du corps et l'ordinateur du cerveau (et du cœur, le courage ; et de l'esprit, l'intelligence).

Et de : l'outil qui prolonge physique et pensée auxquels sont ajoutées ta présence, ton imagination et ta sympathie.

L'école est celle qui te corrige des mots qui ne sont pas dans le dictionnaire de la réalisation de soi : « *peur, difficile, etc.* ».

L'école doit t'apprendre à apprendre afin que tu puisses utiliser des outils avec leur mode d'emploi.

L'école existe là où il y a présence d'un maître ouvrier et savant.

Ouvrier est celui qui œuvre, qui fait l'expérience et se réalise souvent.

Le travailleur s'enrichit de connaissances et varie les expériences en fonction de différents savoirs qui lui sont proposés pour en tirer meilleure connaissance : c'est ce qu'on appelle le progrès.

Le progrès c'est un corps et une pensée en santé malgré le temps qui passe : curiosité, éveil.

Repos ou action : tout est travail.

Et le travail transforme.

À toi de choisir.

Quelle forme veux-tu avoir ?

Attachée ou libre ?

Définitions.

Art veut dire métier.

L'art est une machine à opérations physiques et mentales.

La tradition est l'art de transmettre le mode d'emploi des outils.

Le Maître instruit donne des exemples et, de ses suggestions crée un ouvrage : « *N'est pas attaché à aucune idée ou matière* ».

L'apprenti innocent imite le maître et, de ses pérégrinations invente la méthode : « *Une manière distinctive de faire* ».

La réussite est la réalisation de soi à travers l'ouvrage accompli chaque jour ; la réussite à l'échelle d'un seul être humain.

Précisions.

Ton premier outil c'est ton corps : entretiens-le au mieux. Quand la machine tourne bien, l'ordinateur est fécond.

Ta méthode personnelle consiste à te trouver chaque jour à l'ouvrage, l'outil en main, la pensée vive.

Chez toi est un vague plan de route sur la terre à travers des jungles inconnues.

Tu prospectes l'or des vraies richesses.

Puisses-tu gagner ton pain dans la liberté.

Révolution complète toutes les vingt-quatre heures, la Terre !

Il ne suffit pas de dire « Je suis libre ».

La liberté s'apprend.

La liberté n'est pas une obligation, tu devras chaque jour l'affirmer dans l'accord comme dans l'adversité.

Les sociétés forment un monde de petits chefs, d'importants, d'agents, de juges et de domestiques : tu ne leur feras aucune confiance, n'accepteras aucun compromis.

Laisser dire et laisser faire les chefs et leurs soldats.

Revendiquer ton droit à l'indifférence, le droit qu'on te foute la paix.

La liberté exige le devoir de s'insurger contre les forces de l'oppression.

Pour être libre tu n'es ni violent ni menaçant; tu es fier d'être un humain.

Le joyeux accomplissement de la vie. Roi ou mendiant.

L'Homme-Frontière.

C'est la personne que tu croiseras le plus souvent. Elle te demandera que tu lui déclines tes identités civiles, militaire, religieuse, sexuelle, politique.

Ne réponds jamais avec ta propre voix. Car, après avoir enregistré le robot de ton portrait, son visage se refermera comme une porte de guichet. Des ennuyants entraveront ton corps. Tu perdras la liberté si tu vas à la rencontre de l'Homme-Frontière.

Car ton seul pays c'est la Terre, ta maison, ton nid. Tu ne peux les quitter pour un ennui.

Économie.

Attaché à rien tu vis détaché de tout.

Tu n'aimes ni ne détestes.

Tu n'es ni bon ni méchant,

Tu es juste.

À l'étroit :

Où tu te serres ;

Tout se joue :

Il te reste le choix,

Des cartes.

Des cartes : « Le chaos de la vie embrouille les cartes rangées dans ta poche. Tu gardes en vue les formes et les couleurs. Mais tu ne peux être toujours maître du ballet des cartes à jouer, et le jeu t'emporte tu ne sais où, et tu serres les cartes dans ta main au fond de ta poche. Qu'est-ce qui est à toi, vraiment : les cartes, ta main, ou ta poche ? ».

Rien ne t'appartient, que cette énergie que je nomme joie de vivre. Mais les pérégrinations oisives créent des mirages confondants. Alors, marche la tête haute au-dessus du vent de poussières.

- Je n'ai pas de racines, j'ai des jambes.

- J'ai passé ma vie à flâner sur le dos de la terre. Et maintenant je devrais m'attacher ? Puis, pour prouver mon attachement, me sacrifier ?

« Je veux rester libre. Je suis déjà sacrifié au même titre que toutes les autres races terrestres. La race humaine m'ennuie quand elle m'envoie ses Hommes-Frontières».

Tout ce que tu crois est le faux.

« Merci de m'avoir écouté jusque là. Reprends tout dès le début j'ai choisi mes mots. On s'en reparlera. Salut. »

Le poète.

Le poète c'est celui qui fabrique.

Le poète ne cherche pas, il trouve.

C'est pourquoi on l'appelle un trouveur.

Comme il s'est appelé trouvère en langue d'Oïl et troubadour en langue d'Oc. La racine « trobar » signifie trouver en langue indo-européenne.

Au cours du temps qui court et des hommes courants, les anciens nous lèguent leurs inventions. Si l'on possède le mode d'emploi pour chaque outil, quel monde construisons-nous ?

« *Le notre* » ou : « *Celui du client* » ?

C'est la même différence qu'entre l'amour authentique et l'amour prostitué.

Notre monde c'est l'humanité avec le meilleur et le pire. Et tu racontes. A l'aide de tes outils. Et puis d'abord, ton corps puis ta voix et alors tes bras tes jambes tes mains tes doigts comme marionnette à fils mue par ta pensée seule. Le travail libre libère. L'outil prolonge le travail. Le travail transforme le repos en jouissance.

Et notre aventure continue.

Bon voyage dans notre monde.

« *Pour qui te prends-tu, toi, qui n'est même pas capable de créer la rosée du matin ?* ».

Dans les catastrophes il te faudra serrer les dents sur un débris flottant et, Ô Patience, sortir du gouffre par la volonté du hasard. Mais, si tu étais sur la bonne route, alors te voilà bientôt à nouveau en chemin, taillant ta route à coups de reins et, enfantant le miracle, tu perceras à jour une muraille d'inconnues.

Des catastrophes nous sortons plus légers de nos croyances, ou bien, nous coulons avec le poids de notre tête qui enfle. Nous nous prenions pour des fidèles alors que nous nous noyions comme des lâches.

« *La patience c'est le paradis* »

Au pays des Ignorants les Petits Chefs sont rois.

Au pays du Mauvais Goût les Exploiteurs sont légion.

« *Au pays de mon cœur ma blonde est ma reine* »

Un chien, un être humain et un oiseau.
Musique universelle sortie d'où ?
Passerelle pour un oiseau, un guide, et un chien aveugle.

Chien de rue
Analphabète
Mais pas bête !

Berger trop vieux
Pour tenir le fouet

Jeune loup d'hier
Meurtrier ici

Nouveaux-nés vieilliss
De faim et d'ignorance

Chien de la rue sale
Destinée blanche

Bourgeois propre
Ignorant vulgaire

Troupeau sentimental
Peuple grossier

Chien de rue sait
La vérité nue
« *Poils au ...* »

Chien de la rue de La Haine
Gare à tes os.

La joie aboie.
La haine est silencieuse.
La tristesse, pleureuse.

« *Je suis bavard et sentencieux* ».
- *Alors, tais-toi* ».

Identification.

Avant d'être un homme ou une femme, tu es un être de race humaine. Si tu as l'âge d'un enfant tu es innocent. Adulte, tu es responsable.

Un être de race humaine, adulte, est responsable de ce qu'il accomplit.

Son métier d'être humain. Son métier d'homme, son métier de femme.

Tes habits, tes coutumes, tes croyances, ton savoir, tes possessions ne sont qu'apparences futiles. Ton visage, tes mains, ta voix, ta manière de te mouvoir t'identifient comme individu (du latin *indivis* : qu'on ne peut diviser) ; tu es donc responsable.

Responsable signifie : qui répond de soi.

Enfance.

Le bébé naît parfait.

Sa conception est achevée.

Le bébé grandit en déchiffrant le plan de sa création.

Que se devra-t-il d'accomplir pour se réaliser chaque jour ?

Jeunesse.

Le pire combat.

Chimères contre chimères.

Recherche des Maîtres Ouvriers

Apprentissage rude.

Adulte.

Toutes les amarres sont larguées. La vie en solo.

Jeune Maître de son Art initie à son tour d'autres apprentis.

Pour être libre on est responsable.

Vieillesse.

C'est la même chose que le tout de notre passé, mais à l'envers.

Base solide adulte avec par-dessus l'esprit de sa jeunesse et les velléités de l'enfance. À l'état de bébé, on en meurt.

« - Arrête de parler et joue nous quelque chose sur ton crinclin »

« - Passerelle pour un oiseau, un guide, et un chien aveugle »

(Le musicien joue)

Musique.

La zique.

Du musicos.

Lumière et ouverture

*« Vous avez remarqué qu'il y a beaucoup d'étrangers dans cette ville.
Mais alors, dites-moi, qui sont les autres ?...
Moi, par exemple, je sais que je suis un étranger,
Mais vous, qui êtes-vous ? »*

Tolérance.

« Ouvre grand les yeux et regarde autour de toi. Va à pieds, la marche donnera une vitesse naturelle à ton mouvement, et ton regard aura le temps de se poser sur chaque chose, et tu pourras t'arrêter aisément s'il te plaît d'observer de plus près, plus longtemps... Un jour, tu commenceras à voir par-dessus l'horizon ».

Présence.

*« Tout ce qu'il y a autour de toi, c'est toi, être humain.
Ce qui est toi est ce que tu peux voir, et ce qui reste est caché».*

Imagination.

« Images que tu as de toi, être humain »

Sympathie.

*« En rencontrant l'autre, l'étranger,
Tu pourras te voir en train d'accomplir ton métier d'être humain.
Ce que tu es, les autres peuvent le savoir.
Se connaître soi-même c'est connaître plein d'autres.
Pour connaître d'autres êtres humains, il faut expérimenter de soi-même,
Se donner à l'autre, avoir partagé un moment, un temps infini (les amis) »
Se donner à soi les autres que l'on est.*

*être simple
riche des vraies richesses*

*savoir être au monde
exciter le courage*

*dire qu'on est capable
de grandir et de mûrir
dire qu'on est fait
pour échouer toujours
et gagner des mirages
mais ;
s'il vous plaît
point de culte
ni d'armée
mais ;
la digne solitude
pour livrer le combat*

*chaque jour recommence
sa triste romance*

*Et que Pierre jette sa pierre
Fût la triste prière.
Les fossés sont le lit des trouveurs ;
J'ai gardé ma pierre dans mon poing dormeur.
Pierre a jeté sa pierre :
C'est la boue de son cœur ;
C'est la boue du malheur.
Quand son âme s'est envolée
La poussière était le voile du deuil
Qu'un peu de sang vermeil illuminait.
Pierre le vivant pour qui danse la nuit,
Sous une pluie de chaudes larmes
La cacophonie des sens mêlés
De brume et d'amertume
De rage criante
D'espoir.
D'appel et de silence.*

*« Quand on a passé quarante ans à marcher pieds nus,
Il est difficile et parfois impossible de porter des souliers ».*

Laisse aller le vagabond
L'homme libre

« La tolérance mène à la grande civilisation ».

L'amour c'est la patience de supporter ce que l'on ne peut changer.

*« La langue française contient la courtoisie. Il n'est pas nécessaire de la
« féminiser » ; il faut plutôt apprendre à l'écrire ; au lieu d'essayer de mettre des
moustaches à la Joconde »*

L'HOMME QUI CRIE

articles

L'homme qui crie

Vous êtes venus dans notre pays, non pas pour devenir des citoyens libres, mais pour profiter des avantages pour lesquels vous n'avez aucun effort consenti. Pour profiter des avantages somme toute suffisants pour des personnes ne s'étant pas relevées de l'esclavage et de l'ignorance.

Vous êtes entrés chez nous, la tête baissée prête au licou et sous votre front des velléités de reproduire à l'infini votre bâtardise et votre méchanceté envers l'autre car vous vous détestez vous-mêmes avec vos propre entraves à la loi de la joie.

Esclaves arrivés ici dans l'ancre d'un capitalisme morbide dont le Dieu en argent pourvoyeur érige des dérèglements au bon sens de la vie. Ici sont des femmes et des hommes qui composent l'élite des temps modernes où croyance sonne avec ignorance.

Les nazis voulaient nous voir disparaître jusqu'à effacer notre nom. Il est curieux que la majorité emploie le langage de Himmler pour parler de nous autres par les vocables terribles tels : minorité visible- multi-ethnique. Quand on a réussi à mettre un homme à genoux, on peut en tirer ce qu'on veut.

En bon français, on peut dire : on va leur casser la gueule. Dans notre Constitution, nous avons écrit autrefois que : *lorsque les forces de l'oppression deviennent trop grandes, c'est un devoir de se révolter.* C'est dans notre Constitution, dans nous.

Vous ne ferez pas de nous des victimes. Résister ça veut simplement dire non. Et nous savons qu'il n'est pas nécessaire que tout le monde vive pour que le capitalisme monopoliste international et leurs employés volent à la vie.

« Un pauvre est un riche qui n'a pas d'argent » pense le rentier Le métier le plus dangereux, c'est celui de rentier.

Le jour tend son poing dans un coin de la nuit. Le soleil nous tapera sur la tête et nous aurons des échauffourées. Les amants de la joie mourront dans l'eau vive ou seront trahis par des serments.

Je suis né le jour où il a recommencé à faire jour. Fils de combattants résistants européens déportés à Ravensbrück.

Oh ! Les amis ! Tout seul dans le noir, je porte un terrible habit !

Ô, monde étrange, sans étranger, dans quelle rue je marche à tes côtés ?

Je me souviens, j'ai perdu la mémoire. Le soleil était éteint, la lune était noire.

Je suis une pierre, détachée du rocher. Je suis une pierre, dans tes mains parfumées.

Le veilleur de nuit

La braise du jour ronfle sous la cendre. Le veilleur de nuit, scrute les ténèbres encombrées. Les froissements du vent contre son corps le poussent à marcher. Il fait quelques pas sur la ligne de crête. Il s'arrête au point où l'air s'immobilise pour laisser passer la rumeur profonde du bourdon de veille.

La nuit n'est pas faite pour dormir. Le veilleur bat son briquet. Dans un cric de pierre sèche jaillit une flamme éphémère. Il aspire une longue bouffée et souffle doucement la fumée invisible qui lui pique les yeux et le nez. Un frisson le fait trembler. Il avance à petits pas, sur le sol inconstant comme l'eau.

Il craint de trébucher. Le ciel n'a pas allumé ses lanternes. L'obscurité épaissie et l'air inerte, l'oppressent. Il tire sur la braise de sa cigarette comme pour se dégager de l'emprise. Un cri pointu aiguise sa lame de faux contre les atomes de la nuit. L'homme dirige ses pensées vers ses compagnons qui dorment.

Le veilleur de nuit passe entre les corps flottants en plein sommeil sur le sol. Il s'assoie près du feu couvant et jette une poignée de bois que la flamme dévore en léchant. Des étincelles d'étoiles crépitent et claquent leurs petits fouets. Le veilleur roule sa cigarette. La relève viendra au petit du jour.

Au grand de la nuit, ses pensées vont et viennent, d'amont en aval, suivant les ondulations du pays noirci. Un pays comme après un incendie. C'est la nuit. La nuit occupée par les pensées de la veille. La nuit barricadée sur la rue du jour. Ses compagnons dorment les poings serrés.

Quant à lui il tient ses mains au dessus du feu et regarde les flammes à travers ses doigts. Ça fait combien de nuits qu'il veille ? Combien d'années à ne pas dormir parce qu'il faut bien quelqu'un pour garder la trêve. Avant le jour hostile, la lutte pour vivre en pleine lumière, avec les morts de l'aube et les morts du crépuscule.

Son nom, un nom millénaire. Alors, depuis tout ce temps, veille-t-il ou bien est-il somnambule ? Et, s'il dort toutes ses journées, on peut dire qu'il ne vit que les nuits. Nuit après nuit, entre ses doigts, le feu des hommes est un rayon de soleil resté allumé. Le veilleur de nuit boit son café avec un croissant de lune.

L'homme-frontière

Peu importe l'heure à laquelle vous sortez, il est toujours là, sur le qui-vive, avec son *quo vadis*. Vous ne pouvez aller n'importe où, n'importe comment. Parce qu'il faut être capable de répondre à des questions dont la réponse est la question même. Vous êtes joueur ou vous êtes le jouet.

Vous formulez les mêmes réponses aux mêmes questions et gare à ne pas changer une seule lettre car alors vous seriez tout de suite le jouet de la suspicion. L'homme-frontière met les points sur les i. Et vous lui faites des « Ah ! ». Pour ne pas être le jouet qu'il voudra garder entre quatre murs.

Questions identitaires. Questions mercenaires. Et réponses exactes. On appartient aux questions. Ou bien l'on garde le silence. Le silence dangereux. Dangereux comme la peur. Votre empêchement de ne pas pouvoir parler votre propre langue. Et que, pour continuer à vivre il vous faudra user de patience et de ruse.

Vivre est votre seule chance. Mais il vous faut inventer des liens imaginaires avec ce qui ne vous attache pas parce que la liberté a un prix fixe. Lorsque l'on marchandise le prix de sa liberté, on se passe soi-même les menottes. L'homme frontière garde la clôture des cultures. On reste parqués ou l'on possède un laissez-passer.

Que l'infini nous donne du temps pour les réponses. Du temps, au temps. Que la joie de vivre éphémère dure aussi longtemps qu'il y aura toutes les questions sans réponse. Parce que les réponses sont dans la question même. Et ce sera toujours la même question. La même indifférence.

Il n'y a que l'amitié qui ne possède pas de frontière. La saine fraternité des êtres qui savent vivre, libres de toute réponse. Et l'homme-frontière arpente la planète pour contrôler les joyeux qui font de chaque instant une fête. Un carnaval de pauvres. Des pauvres qui n'ont de vraies richesses qu'ils prennent à même leur joie de naître, de vivre, et de mourir.

Pour connaître l'homme-frontière, il aura fallu naître sur toute la Terre, et inventer. Parce qu'au début nous ne savions rien. Nous avons tout inventé. De toute pièce. Une identité. Un monde d'imagination pour épater les amis. Un monde hospitalier. L'homme frontière n'a pas d'amis car il n'a rien à donner qu'un monde fini, qu'un monde ennuyeux.

Les oiseaux ne croient en rien et c'est tant mieux.

La putain de Dieu

Poupée de cire molle au masque triste. Sa bouche carnée aux dents noires, elle sourit. Sur le fond bleu de ses yeux, coulent les traits de la nuit.

Des mains croisées qui font fléchir les ans. La bourse nouée autour du poignet, elle défait sa chevelure. Et chaque jour recommence sa triste romance.

À guichets fermés les soirs d'abondance, loin des lieux saints, mais aux lieux d'aisance, où le bourgeois propre et vulgaire déballe sa bourse sur un comptoir.

La putain de Dieu officie dans le club des déportés de l'enfance. La rose entre les dents elle a figuré pour la science entre deux potences.

Tous les mots vont pour elle. Mais aucune nuit ne lui ressemble. A la putain de Dieu, quoi ; des nuits et des nuits à marcher – comme s'il ne pouvait jamais faire jour.

Le bord de sa lèvre supérieure frissonne et elle a un léger rictus nerveux qui lui fend la joue. Elle regarde les néons colorés dans la brume blafarde. Une ombre épaisse de sueur, avec une haleine chaude d'alcool et de tabac, stationne devant elle.

Soldate au garde à vous, poupée de plastique dur, lisse et polie. Peinte au vernis. Ses faux cheveux blonds tirés en arrière pour dégager son front hautain et stupide. Elle affiche le prix de sa liberté.

Le client morose renâcle en grim pant derrière sa croupe jusqu'à une balustrade, d'où, autrefois, on jeta un exilé par une fenêtre.

Elle craint la lumière et ferme le rideau. Elle cache la vue plongeante sur son secret que le chal and pourrait voir en passant devant la vitrine de la boutique.

La rose de nuit, fleur de nenni, garde la pose au champ d'honneur ; pour la bonne cause ou le malheur. Et Dieu lui tient sa main pour lui souffler un baiser.

Dans le miroir son visage se ranime et le rouge de son sang sur le blanc de ses joues. Son sourire efface les tirades de la nuit.

Le jour seul voit ses rides pendant son sommeil. Sur le lit d'un hôtel, elle ferme les yeux

LES BOHÉMIENS ROMANTIQUES

Tenant la hampe d'un drapeau, comme fac-similé du pouvoir de la gang altruiste, ils avancent d'abord en désordre puis par groupes d'étendards. Au rythme de troupiers, ils scandent des syllabes à fleur de noms, mais ce qui les flatte et les ragaille c'est la grivoise, et la paillardise en onomatopées grossières. Et jamais les bourgeois vulgaires n'imaginent meilleure poésie que celle du con pas toujours ignorant.

En fin de partie les gagnants du vedettariat prouvent la déjection d'eux-mêmes en créant de toute pièce des objets parfaitement inutiles et qui finissent dans la nature après qu'ils se sont torchés avec du papier monnaie. Les résidus sont de la pollution mentale, qui, recyclée et revendue, active le désir inextinguible de posséder tous les objets, dans l'euphorie d'un drogué qui s'enfile sa dose tant convoitée, corps et âme damnés.

Poésie syndiquée d'une meute vindicative, qui chasse hors du cercle ceux qui n'offrent pas les mêmes prérogatives pour le succès de l'industrie de l'abrutissement. Le chômage puis l'oubli pour ceux qui n'ont pas leur numéro sur la liste.

Si le chômeur reste un travailleur, les oisifs sont fainéants. Il faut croire que le chômage libère. La bourgeoisie vulgaire est la merde de tous les vices.

Combien d'enfants passent par la ruelle avant d'être vieillis d'un coup ? Nous avons des gardiens de l'enfance. L'armée, les croyances, L'école. Les adultes se gardent entre eux. Leurs cerveaux sont très policés.

Alors, ils se sont mis en route, fuyant la misère et son grabat. Ils se sont retrouvés sur la ligne, serrés par des officiers qui contraignaient toute velléité de révolte en les uniformisant. Les officiers faisaient un seul corps avec eux. Et ces gangs du plein air, jetant les dernières graines de ce qu'ils auraient pu devenir en ayant courage, ils se sont vêtus d'une peau anonyme. De soldat de plomb à soldat de chair. Un soldat ce n'est personne. Ou plutôt une personne sans quelqu'un dedans. Tout est dehors : phalliques l'épée et le bazooka qui lui donnent l'air viril. Il n'y a rien de viril dans un tueur. N'importe quel doigt peut appuyer sur la gâchette : un animal, en général.

Les spectateurs se prosternent, se trémoussent, s'infligent des supplices, adorent l'idole qui les drogue de puissants fantasmes de séduction, pour le marketing guerrier des exploités. Après le sermon le diable branle sa queue. Le ministre du culte se prend pour un auteur et fait des phrases sans fin. À la fin du dîner, un journaliste dépendant lui pose la question con, venue à sa bouche d'égout : Monsieur le sinistre, pardon, monsieur le ministre, combien avez-vous dépensé pour votre repas de midi ? Une cinquantaine de dollars, et encore, je prends le menu le moins cher et ne bois que du vin après l'apéro, et puis, aussi, un pousse café avant de rentrer en chambre, pour y défendre les intérêts, hic, pardon, de tous.

Se débarrasser des objets inutiles pour meubler son cerveau ça rend plus léger pour flâner sur la terre. Les bohémiens romantiques sont des solitaires.

CHIEN DE RUE

poèmes

PREMIÈRE NOTE

Le matin
je joue
même si c'est
un matin triste
je joue
je me console

Pour cacher
ma tristesse
et apprivoiser
la vie

La vie d'un animal
qui pense
qui souffre
qui pense qu'il souffre
et s'adapte
pour ne pas
mourir

Une vie de chien
c'est une vie
de chien
Faut s'accommoder

Savoir perdre souvent
pour gagner son pain
dans la liberté

Le travail ne peut pas attendre
J'ai la vie à traverser
Je veux tout connaître et tout quitter

Bonds par bonds
sur des vagues enchantées
je mendie dans les creux des fossés

La mer rejette les vagabonds
mélange de sable et de poussière

CHIEN DE RUE

Mon pays c'est la Terre
Les frontières c'est misère
Tous ces propriétaires
Qui se font la guerre

Je ne veux pas d'un pays
Je veux le monde entier

Je n'ai pas de pays
J'ai les rues, les places publiques
Et parfois l'hospitalité
Et plus souvent j'ai payé

Ce qui m'appartient
Ma peau, mes guitares,
Et mes cribouillis

Deux jambes pour véhicule
Deux bras pour taxidule
Une cervelle pour ridicule

Et ça marche comme ça peut
Mais si ça veut, ça marche

Je suis un chien de rue
Fils du chien d'un esclave
Esclave de sa création
Autrefois on lui donna un blaze
Aujourd'hui on a oublié son nom

Fils de mère La Nuit
Et fils de père Le Brouillard
Enfant,
Nuit et Brouillard

Les vaches sont bien gardées
Les gardiens rémunérés
Les vieux bergers en exil
Grenier des Sources arides
Le pays déserté
Le pays propriété
Le pays volé
Grenier des Sources arides

La révolution permanente de la Terre
La rosée du matin
Le pourpre des soirs
Les oiseaux criards
Vingt quatre heures sur vingt quatre
Un instant dans l'éternité
Une éternité dans l'infini

A tous les chiens de rue
Qui grattent l'os de la Terre
Pour en tirer la moelle amère

A tous les chiens de rue
Libres sans collier
Et perdus sans maîtres

Voleuse d'enfants la vie
La vie n'a pas de sens
L'agression,
L'asile,
L'abandon,
L'exil,
C'est mon corps
Charbon ardent des peines
Je souffle sur les braises ardentes
Le travail
Toujours le travail transforme
Le goût du vin change

Danse autour du Soleil
Comme une étoile

Enfant
Nouveau monde au monde

L'enfant est l'avenir.
Comme : couper un arbre et en planter un autre.
(Vieille loi paysanne)

Le passé est passé
L'avenir est incertain
Et le présent m'accable

La joie de vivre a des amants,
Gare à l'eau vive, gare aux serments.

LEÇONS D'HISTOIRE

À l'âge des cavernes
 L'homme fabrique son monde
 À l'âge des tavernes
 Il passe son temps à le refaire

Le Vieux Singe dit : Je vous ai compris.
 Le Jeune : Vous me comprenez.

Le grand héros moderne serait un paysan.
 Le meilleur conteur, un vieux berger.
 Le meilleur musicien, un vagabond.

Mon cœur voudrait rester
 Mais je dois partir

Tiens-toi loin du Pouvoir
 Tu auras tous les pouvoirs

Je n'ai pas de racines
 J'ai des jambes
 Je vais par bonds sur les vagues

Étudier
 Au lieu de prière
 Travailler
 Pour m'apaiser

Je reste là où il y a des guitares

Je vous souhaite
 tout ce que vous vous souhaitez
 pour vous-mêmes et pour les autres.

Note de carrière artistique spéciale : *Je suis né le jour où il a recommencé à faire jour. Mes parents étaient des combattants de la Résistance déportés par les nazis. J'ai été un peu abandonné comme un orphelin. Sur mes papiers il y a l'inscription terrible : orphelin de guerre. Je sais que je ne suis pas seul. En plus, je peux dire que j'ai été un enfant assez gâté dans les circonstances. Mes parents très malades à la suite de leur déportation ne pouvaient pas souvent s'occuper de moi et m'envoyèrent vivre auprès de métayers dans le pays basque (chez des copains de captivité de mon père) sur la rivière du Loutz. J'ai vécu comme un campagnard jusqu'à l'âge de dix ans en passant quelques périodes à Paris. Puis je suis allé en pension. Une pension financée par l'argent des syndicats, La pension des enfants de travailleurs "Le Nid" ou "L'Avenir Social". Là se trouvaient des enfants des combattants et résistants de tous les pays (enfants de déportés ; enfants de fusillés). Leurs parents militants étaient morts ou en prison ; d'autres, en mission spéciale comme l'a été mon père après la guerre.*

C'est dans cette maison que j'ai appris les rudiments de mon art avec le directeur de la pension qui était un vieux comédien, et qui m'a pris en main parce que je ne pouvais pas rester sans rien faire après l'école que des bêtises, et il se trouvait que j'avais un don pour la chose du spectacle. Par timidité je n'ai pas choisi tout de suite de montrer ma bobinette sur la scène, je restais caché en coulisses à fabriquer les marionnettes, faire du bruitage, inventer des lampes d'éclairages, construire, peindre le décor. J'étais le projectionniste des séances de cinéma. Je grattais déjà une guiterne, avec un professeur. Je disais des poèmes et inventais des pantomimes. Mais ce qui me plaisait le plus était la peinture. En effet, je savais peindre et sans dessin au préalable.

J'ai continué sérieusement la peinture quand je suis retourné chez ma mère, après le décès de mon père. À quinze ans j'avais, mon propre atelier d'artiste. À seize j'étais déjà régisseur général de théâtre, peintre, photographe, comédien, et guitariste. Plus tard je me spécialiserai en éclairages, serai un directeur technique de grande classe. Mais le plus important c'était le but que je m'étais fixé : connaître tous les métiers du théâtre pour créer un jour le mien.

Au top niveau du top de ma carrière, j'ai tiré le rideau sur l'Eldorado pour me consacrer à mon Éden. Dans les années 80 j'ai largué totalement les amarres et ai repris l'aventure. Et j'ai découvert que l'homme le plus fort au monde était l'homme le plus seul. Ibsen avait raison.

Et puis, je suis retourné sur la place publique ; car c'est le meilleur endroit pour jouer le théâtre. L'espace complètement ouvert permet à l'acteur de jouer avec présence, imagination et sympathie. Toute la technique vient de là, à pratiquer l'émotion nous créons des mondes réels.

Dans la rue, tout passe. L'expérience le prouve.

Je suis capable de jouer plusieurs heures de suite dépendamment des limites spatiales, de l'ambiance, des conditions météorologiques. Après avoir joué dehors, quand je joue dans un théâtre (à l'italienne), je suis très à l'aise, comme dans un fauteuil. Mon jeu, mes gestes et ma voix passent sans effort et je peux chuchoter mon texte qu'on comprend jusqu'au poulailler. Les anciens théâtres, comme les vrais auteurs, sont des acteurs accomplis, et l'architecture des salles est basée sur la physique et la mécanique des acteurs. Nos maîtres en art ont découvert les techniques de l'interprète en pratiquant en plein air et en construisant autour de l'interprète une machine à opérations qui sert à amplifier le jeu des gestes et des sons ; une véritable scène doit projeter le jeu vers le public.

(à suivre)

Pierre Marcel MONTMORY, interprète

Droits d'auteur réservés. Pierre Marcel MONTMORY-2007

Blog : poesielavie@over-blog.com

Pour toute reproduction in extenso ou partielle : autorisation obligatoire de l'auteur :

Courrier électronique : pierremontmory@gmail.com

Pierre Marcel MONTMORY

De l'art de vivre

Opuscule

www.poesielavie.com